

RIVE GAUCHE, RIVE DROITE

La très regrettable Biennale de Paris

Une princesse, une comtesse, une vicomtesse, deux baronnes et trois barons. Cet inventaire à la façon de Prévert, c'est le comité de réception de la IV^{ème} Biennale de Paris (rendez-vous des arts plastiques de 53 pays). Pour être complet, il faut y ajouter quelques ratons-laveurs, à savoir des citoyens sans titre, heureusement perdus entre les couronnes. De cette façon on a un beau portique et l'on peut entrer. La France républicaine aime la noblesse. Elle fait penser au chasseur qui se vêt de ce qu'il tue: une parure, comme une peau sur l'épaule. On peut imaginer qu'un souverain

de Mexico, un peintre de Zagreb, aient rêvé d'une France plus simple et qu'ils soient surpris d'y être reçus par des princesses. Mais qui est le plus surpris, l'artiste de la princesse ou la princesse de l'artiste? Jeter un coup d'œil sur la Biennale de Paris (réservée aux moins de 35 ans), c'est d'abord se demander si tant de gens «comme ça», dont la liste occupe quatre pages du catalogue, savent ce qu'ils patronnent: des pâtes sur des murs, des trous dans des toiles, des jerricans remplis d'eau, des cartons vides, des chaises cassées, un abri atomique peint en rose, des sculptures qui bougent,

d'autres qui parlent. Dans un angle, un objet se propose comme un siège au visiteur accablé, il s'y assied, il s'effondre. Toute l'exposition est dans ce faux meuble. On vous abuse, et vous en êtes puni. Mettre le visiteur par terre, au propre et au figuré.

L'ENFER ET LE CIRQUE

A la vérité, ce n'est pas sans hésitation que nous écrivons ces lignes. Trop de contempteurs sommaires de l'art moderne vont au nom de leur routine condamner cette Biennale, pour ne pas redouter d'être rangé parmi

eux. Leurs raisons ne sont pas les nôtres. C'est au nom du modernisme qu'il nous faut déplorer cette manifestation comme préjudiciable à sa cause même. Rien ne contrarie le progrès comme le faux progrès: il fournit en armes les conservateurs.

Cette précaution étant prise, il faut attaquer, sans plus se soucier des autres tireurs: au Musée d'art moderne de Paris, nous sommes en présence d'un acte collectif de masochisme, un attentat de l'art contre lui-même pour s'exaspérer et exaspérer les autres. Double agression, double spectacle: les choses exposées et les gens qui les regardent. Ces derniers ont le visage marqué par l'affliction et l'inquiétude. Parfois un rire éclate, soulage un instant, c'est le signe du refus.

«Voyez l'entrée lasciate ogni speranza!» Les salons du musée articulés les uns sur les autres et distribués sur deux étages, figurent assez bien les cercles de l'Enfer: un univers dur, torturé, inhumain, implacable, pas une douceur, pas un sourire, le ricanement, le satanisme, un Enfer qui voudrait ici et là passer pour un cirque, avec à l'entrée un «Loyal» vêtu de deux descentes de lit, de pantalons et souliers blancs ponctués comme un ocellot de taches de peinture. C'est une des nouveautés du salon: le peintre devenu peinture, le sujet devenu objet. Le voilà, l'Heautontimoroumenos moderne.

LA SUISSE EN BLANC: INSOUTENABLE

La Suisse est présente au programme, et, pour une fois, nous n'aurions pas regretté qu'elle n'y fût pas. Andréas Christen, Markus Rätz et Willy Weber, ont été chargés par la Commission fédérale des beaux-arts d'exécuter un travail d'équipe. Le résultat est une chambre triangulaire blanche baignée d'une insoutenable lumière blanche et ornée de reliefs géométriques rigoureusement blancs. Rätz définit ainsi l'œuvre produite: «Je donne une structure géométrique aux formes et à leur disposition parce que, dans un ordre parfait, le moindre bouleversement devient perceptible. Ces bouleversements à l'ordre donné se réfèrent à une source d'énergie disponible quelque part; celle-ci influe sur la matière au sein de l'espace monochrome. Le champ structuré est de ce fait un champ de tensions dans lequel règne le désordre dès que la source d'énergie vient à disparaître».

Dans la pratique, c'est le spectateur qui disparaît, bien avant la source d'énergie: à peine a-t-il mis les pieds dans l'espace baigné de lumière qu'il les en retire, comme s'il s'y brûlait. Cette fuite hors d'une source lumineuse nommée «dématérialisant», est tout un symbole.

TRIOMPHE DES LOGOMACHIES

Le catalogue, les œuvres elles-mêmes, sont surchargés de mots. La façon de des artistes n'est pas le moins étrange. A l'inflation du bizarre correspond chez eux l'inflation verbale. Ils causent, ils causent. Et c'est un signe de l'intellectualisme qui les tient au départ et du besoin à l'arrivée de justifier leurs exploits par la glose.

On croit rêver. Enfin qu'il quel est cet art qui prétend à toutes les libertés pour s'exprimer et qui recourt à la littérature pour se faire comprendre! Ne voit-on pas qu'il signe ainsi son échec? Je ne sais pas que Cézanne ait jamais eu besoin, tout révolutionnaire qu'il était, d'expliquer ce qu'il avait fait, quand il montrait une toile. Si l'art a besoin de s'ex-

pliquer par des moyens qui lui sont étrangers, c'est qu'il est raté.

LIBERTE, QUE DE CRIMES...

En vérité, on voit trop bien que cette liberté, qu'il revendique comme un droit avant même d'avoir appris à tenir un outil, pèse sur l'artiste comme la pire des servitudes. Au lieu d'être une conquête sur lui-même, cette liberté mal chérie, n'est qu'un carcan qui l'empêche d'être vrai. L'art est comme l'amour, la plénitude s'y acquiert dans le respect d'une morale. La liberté vient après, quand le reste est assuré, comme une grâce. «La liberté pourquoi faire?» disait Lénine. Il avait raison de poser la question. La liberté n'est pas une vertu, elle en est le support, et elle est indissociable de son contenu. On n'est pas libre de tuer, non plus qu'offenser l'œil. La liberté n'est rien sans la conscience. J'ai l'air de prêcher, c'est peu mon goût, mais il y a des mythes malsains qu'il faut crever. La liberté en est un. La Biennale de Paris est le dernier crime commis en son nom.

UN MONDE SANS PUDEUR

Les artistes en cause sont-ils au moins satisfaits d'eux-mêmes? Peut-être que oui, peut-être que non. Ils en ont l'air. Sans doute tirent-ils de leur nombre le quitus de leurs aberrations personnelles. Mais alors qu'ils ne montrent pas leurs œuvres, que leurs salons soient clos, qu'ils se retrouvent entre eux! Des laboratoires pour expériences, et peut-être qu'un jour, qui sait, quelque chose de valable en sortira, comme il arrive que du chiendent surgisse une fleur. L'impolitesse du monde est de nous mettre à présent l'expérimental sous le nez. Partout, au cinéma, à la télévision, dans les journaux, on nous montre le dessous des choses, les recettes, au-delà de l'écran. Mais ce n'est pas la cuisine qui nous intéresse, ce sont les plats, et le salon est fait pour les fleurs, non pour les essais agricoles. Tout est mélangé, ce monde est sans pudeur.

L'art est un dialogue, mais ce n'est pas au stade des expériences qu'il doit s'engager. Comment pourrait-il d'ailleurs s'engager avec des artistes dont la seule règle est de n'en pas avoir. Voilà, sur ce plan-là, où aboutit la liberté de l'artiste: à la sanction du silence et de la solitude. D'où sans doute le bruit qu'ils font entre eux et dont le monde extérieur n'est que l'écho sans importance.

LA SURENCHERE DE L'INSOLITE

Voilà, dira-t-on qui est donner beaucoup d'attention à un événement, tout en prétendant montrer qu'il n'en mérite pas. C'est que cette Biennale non seulement ornée de princesses et de barons, mais en patronnée par les plus hautes personnalités de la République, se veut un événement majeur de l'art moderne, et qui plus est, international, cela nous implique dans l'affaire. Il s'agit donc de s'expliquer à son sujet. Acceptable dans son principe, la Biennale vaut finalement ce qu'elle est: un mensonge.

La confrontation entre jeunes artistes du monde entier pourrait, si elle était fondée sur des choix rigoureux, déboucher sur une exaltante émulation. Telle qu'elle est, elle débouche sur une surenchère de l'insolite. Le ton général est celui d'une provocation qui appelle un désaveu lui aussi général. On le regrette pour les quelques justes égares dans cette Sodome. Ils ne suffisent pas à sauver la ville.

Où va donc l'art, et quels lendemains se prépare-t-il? Hier, la guerre

suscita chez les artistes qu'elle avait traumatisés des blasphèmes et des attentats contre la figure humaine et la société. A bon droit. C'était l'heure de la vengeance et le geste d'une révolte. Mais il était permis d'attendre de la génération suivante, celle qui arrive à l'âge d'homme aujourd'hui, un nouveau printemps du cœur et de l'esprit, une façon moderne de dire la tendresse retrouvée et d'opposer à l'univers glacé de la science le chaud visage de la vie et de l'amour. Or que font-ils, où sont-ils? Dans l'invective et le mépris. Ils font penser à des gens qui errent sans avoir mal. Des tricheurs.

UNE FICHE DE CONSOLATION

Cela dit, nous ne sommes pas les plus à plaindre, nous les amateurs. Après tout si la soupe n'est pas bonne à l'avant-garde, nous irons dîner chez Cézanne où la table est ouverte et le couvert mis pour l'éternité. Ceux qui sont à plaindre, en revanche, sont les

jeunes artistes qui, attachés à une œuvre de sincérité tout intérieure, souffrent d'avoir à l'édifier dans un monde où l'imposture fait trop souvent la loi. Car passe encore que les absurdes et les médiocres gâchent du plâtre ou de la toile de sac, le navrant est que la publicité les serve et le snobisme les suive. Mais cela est une autre histoire.

En attendant, nous avons reçu l'autre jour la visite de deux jeunes peintres romands qui ressentent vivement cette situation, mais qui sont bien décidés à s'en préserver. Four cela ils cherchent à grouper autour d'eux et de la galerie qu'ils dirigent à Genève (Galerie de la Madeleine) des sympathisants, artistes ou amateurs, qui auraient en commun avec eux le goût d'une beauté qui part de l'âme pour l'élever.

Si vous vous sentez, à un titre ou à un autre, attiré par cet effort, écrivez à M. Francis Roulin. Boudry, Neuchâtel. L'adresse est bonne.